

Tous les enfants ont-ils besoin de livres ?

le livre et les enfants du quart-monde

*par Dominique Visée-Leporq
du mouvement Aide à toute détresse.
Conférences de la Joie par les livres
cycle 1978-1979*

Le quart-monde, ce sont à peu près dix millions de personnes dans les communautés européennes, deux millions cinq cent mille en France, et l'on peut évaluer le nombre d'enfants de moins de douze-quatorze ans à un million à peu près. C'est une population qui vit en bas de l'échelle sociale, en dessous d'un seuil de pauvreté, dans des conditions infra-humaines. Leur vie, c'est depuis des générations la lutte pour la survie dans la dignité ; la nourriture jamais même assurée, le manque de ressources, les logements insalubres, les expulsions, le placement des enfants, l'ignorance, la maladie ; on sait que la mortalité infantile est encore très élevée, proche de celle des pays du tiers-monde, et que l'espérance de vie est d'à peine cinquante ans.

Tous ces handicaps se cumulent et s'enchaînent ; ce cercle vicieux se boucle, semble-t-il, dans l'ignorance. En effet, dans cette population, près de 40 % des jeunes et des adultes sont analphabètes : ils ne savent pas lire du tout, ou bien ont oublié le peu qu'ils avaient appris. La situation se reproduit actuellement au niveau des enfants. Ainsi, sur quarante et un enfants de sept à quatorze ans que nous avons contactés pendant un an à Bruxelles (soumis à l'instruction obligatoire et qui avaient déjà au moins un an d'école) trente-trois avaient de grosses difficultés scolaires de nature à les empêcher d'atteindre la fin du cycle primaire, et vingt-sept ne savaient pas lire du tout.

L'ignorance, ce n'est pas seulement ne pas savoir lire, c'est toute une maladresse, physique et intellectuelle, un manque de maîtrise de soi, un manque de moyens pour réfléchir, pour comprendre et maîtriser sa vie.

Les sous-prolétaires du quart-monde sont en majorité des autochtones ; aussi loin que l'on puisse remonter dans leur histoire en tant que population, et en tant même qu'individus, on retrouve dans le passé des pauvres et des très pauvres, des plus pauvres que la moyenne ; des gens qui ont toujours été exclus, les sans-aveu du moyen âge, les errants, ceux qui ont toujours été incapables de faire valoir les droits reconnus aux autres citoyens. La majorité des familles du quart-monde descend de ceux-là. Mais à toutes ces familles se sont ajoutés à l'occasion de toutes les crises, individuelles et sociales, à chaque étape de l'Histoire, les plus vulnérables : petits métiers en perdition, bateliers, forains, colporteurs, certaines familles migrées pour lesquelles ne jouent déjà plus les solidarités nationales.

Aide à toute détresse et les pivots culturels

Le mouvement Aide à toute détresse-Quart-monde a été fondé il y a vingt et un ans dans un bidonville de la région parisienne. Il est né de l'alliance entre les sous-prolétaires de ce bidonville et d'autres citoyens, qui voulaient bâtir ensemble une société basée sur la priorité aux plus démunis, pour que cesse l'injustice de la misère. Le mouvement repose sur trois paris : refuser la misère considérée comme fatale ; refuser la culpabilité qui pèse sur ceux qui la subissent ; refuser le gâchis humain et spirituel que représente cette situation. Depuis, le mouvement s'est étendu dans différents secteurs en France, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, en Hollande, en Grande-Bretagne et aux Etats-

Unis. L'action se situe à plusieurs niveaux : une action sur le terrain, qui est la vie dans ces cités sous-prolétaires, dans ces quartiers, avec des actions très diverses mais qui ont toutes un caractère pilote ; elles sont un peu symboliques, c'est une action qui veut révéler quelque chose à tous et aux différentes institutions ; ce sont des actions de développement communautaire, qui ont généralement un caractère culturel et de rassemblement de la population, pour se connaître et se faire connaître. Ici se situent, parmi d'autres, les pivots culturels.

Il y a une action au niveau international, avec des mouvements de rassemblements du quart-monde et des autres citoyens par tranches d'âges : il y a un mouvement d'enfants, un mouvement de jeunes, un mouvement d'adultes. Puis toute une action d'information et de formation, et d'interpellation des pouvoirs publics, des citoyens, etc.

Un troisième niveau d'action est la recherche, parce qu'on s'aperçoit que les mécanismes d'exclusion et de misère sont très peu connus, à la fois dans le passé et dans le présent.

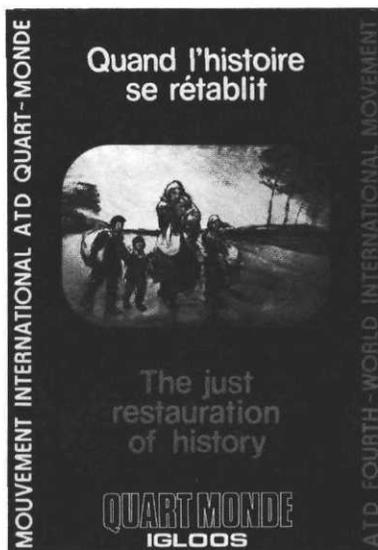
Le pivot culturel se veut un défi à l'ignorance, une affirmation au droit au savoir pour tous, et un symbole du savoir partagé. Il a un caractère pilote, parce que d'abord il rencontre un petit nombre d'enfants — quelques milliers en quinze ans de pivots culturels — alors que des millions sont condamnés à l'ignorance et à l'enfermement. De plus le pivot n'est pas une solution miracle, il y a d'autres moyens de lutter contre l'ignorance ; il ne peut briser seul l'exclusion du savoir. Il ouvre cependant certaines pistes. Il révèle les aspirations de tout un milieu ainsi que ses possibilités d'apprendre à s'exprimer quand on lui donne accès aux moyens du savoir.

En cela le pivot culturel a rencontré l'angoisse profonde des parents. Très souvent, après les premiers contacts où ils s'excusaient, d'abord d'avoir un peu peur, puis de leurs enfants, qui sont durs, qui n'obéissent pas — ces parents ne reçoivent guère de l'extérieur que des plaintes au sujet de leurs enfants — ils nous faisaient part de leur angoisse que leurs enfants vivent la même vie qu'eux, et ils disaient : "C'est pas juste". En même temps, exprimant leur espoir, ils

reconnaissaient les possibilités de leurs enfants : "Ça ne va pas à l'école ? Mais il est pas bête, moi je sais bien qu'il est pas bête". Longtemps après, des parents nous ont dit leur reconnaissance pour les avoir pris au sérieux, pour avoir fait confiance à leurs enfants.

Pour mener ce combat pour le savoir, le pivot culturel a choisi comme outil privilégié : le livre. Pourquoi le livre ? En fait, c'est un choix parmi d'autres, mais il nous paraissait le meilleur pour ce combat en quart-monde.

Le livre est avant tout symbole de savoir. Dès notre arrivée dans le quartier, le seul fait de se promener avec un livre sous le bras, d'aborder les gens avec un livre, nous situait d'emblée au niveau du savoir, et non pas de l'assistance, de la charité ou du jeu. Ensuite, le livre est recueil de savoir ; il contient tout ce que l'humanité a porté de connaissances, de compréhension du monde, de beauté, d'amour, de rêve, de poésie, de questions. Les mots, écrits et parlés, sont des outils qu'il est indispensable de maîtriser dans nos sociétés pour y avoir une place. Enfin, le livre est un moyen qui présente beaucoup de souplesse : il n'est pas encombrant, on peut l'utiliser quasiment partout, on l'a utilisé dans les cages d'escalier, dans la rue, dans les espaces de jeu, sur les places ; il ne nécessite pas de



Numéro spécial d'Igloos, revue d'Aide à toute détresse, 122, av. Général Leclerc - 95480 Pierrelaye.

media non plus, en homme ou en matériel, et quand on a appris à s'en servir, on peut l'utiliser seul. Il est utilisable à différents niveaux, à différents rythmes : on peut rester longtemps sur une page, y revenir, ne regarder que les images quand l'enfant est incapable de comprendre le texte, reprendre dix fois, vingt fois le même livre. Et puis, par sa variété, son universalité, il peut toucher toutes les personnalités, il est ouverture sur le monde, support de découverte, relecture de sa propre vie, accès au merveilleux.

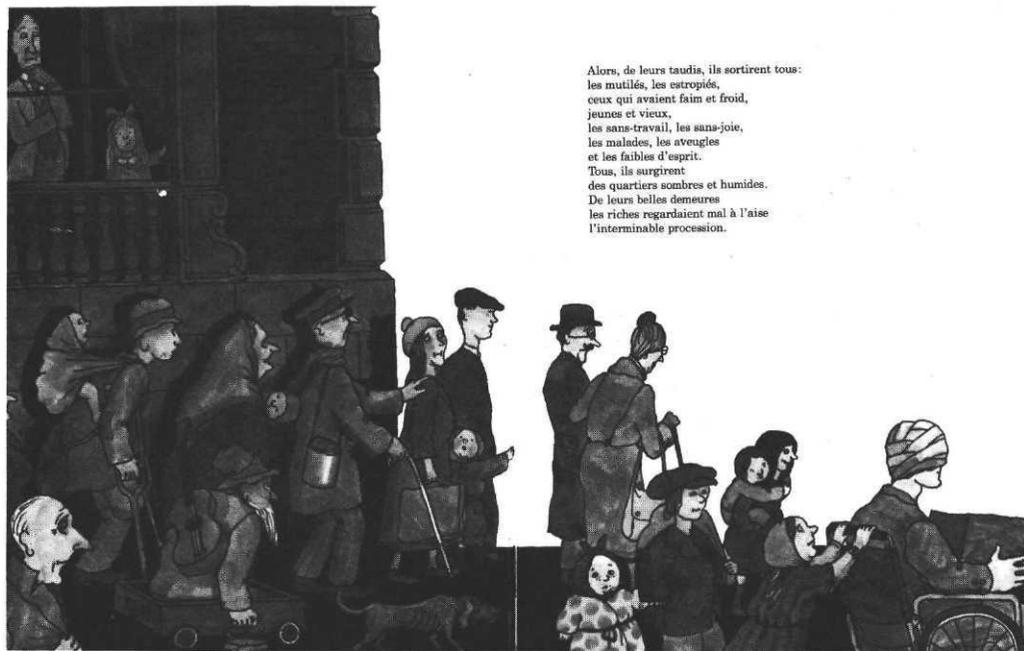
Le livre est vraiment au centre du pivot, mais il n'est pas isolé. Ce qu'on veut faire découvrir aux enfants, c'est un livre vivant, enrichi de leur vie, de leurs idées ; un livre qui peut devenir un ami lorsqu'on s'y retrouve. Le livre est utilisé dans le dialogue entre l'animateur et l'enfant, entre les enfants, entre les enfants et leurs parents ; par là il ouvre à l'expression et au partage. Pour cela, différents moyens d'expression sont favorisés au pivot, et utilisés conjointement au livre.

Le premier moyen, c'est le dialogue, l'expression orale, graphique, corporelle, écrite, la réalisation de photos, de montages, le théâtre, la musique, la danse. Ensuite, le livre se retrouve à tous les niveaux d'un savoir

partagé ; au point de départ, il est support de découverte, d'observation, de rêve. Puis il y a le livre auquel on revient, pour comprendre, pour comparer, pour chercher les réponses à ses questions, le livre qui permet de faire le lien entre les choses, de trouver des références. Et puis il y a le livre que l'on fait, les textes qu'on écrit, le livret de quelques feuilles, le journal, le petit livre imprimé, enfin des livres plus élaborés, pour consigner, pour servir de mémoire, pour transmettre, partager ce qu'on a vécu.

Dans ce combat pour le savoir, il semble important de ne mettre entre les mains des enfants les plus démunis qu'un matériel varié, beau, solide, des textes, des illustrations, des typographies de bonne qualité.

Le pivot s'adresse essentiellement à des enfants d'âge primaire — en débordant souvent un peu plus bas et un peu plus haut — dont la majorité ne savent pas, ou très peu, lire. Mais le pivot culturel, tout en s'adressant à une tranche particulière d'âge, concerne en fait toute la population. Il est installé au cœur même du quartier, de la cité, et ceci est très important quand on veut contacter les familles les plus démunies et souvent les plus enfermées. Etre au cœur du quartier rend facile l'accès au pivot par les



Alors, de leurs taudis, ils sortirent tous :
 les mutilés, les estropiés,
 ceux qui avaient faim et froid,
 jeunes et vieux,
 les sans-travail, les sans-joie,
 les malades, les aveugles
 et les faibles d'esprit.
 Tous, ils surgirent
 des quartiers sombres et humides.
 De leurs belles demeures
 les riches regardaient mal à l'aise
 l'interminable procession.

Allumette, par Tomi Ungerer, Ecole des loisirs.

enfants, il permet d'être vu par tous, d'autant que, par beau temps au moins, beaucoup de pivots tiennent leurs activités dehors, dans les rues ou sur les places, ce qui permet de contacter facilement les familles en dehors des heures des activités, d'aller chercher chez eux des enfants qui ne viendraient pas seuls.

Au niveau local, nous sommes généralement très limités par les moyens, dans des quartiers où les appartements sont en mauvais état et exigus, dans des cités de transit, ou des cités d'urgence où les maisons sont aussi très petites ; mais on essaie d'avoir plusieurs pièces distinctes, ayant chacune des activités spécifiques, un matériel propre, des règles, des exigences, et même souvent des animateurs différents.

Au centre de ce local, il y a la bibliothèque, qui est toujours la première pièce aménagée et la plus belle, celle où l'on a le plus d'exigences de beauté, de propreté, de calme, etc. Il y a une salle d'expression, variant selon les possibilités du secteur : salle de peinture, de poterie, d'expression corporelle, qui peut être polyvalente. Puis un lieu d'accueil et d'animation, qui sert aussi d'orientation pour les enfants. Enfin, idéalement, un lieu où les enfants puissent se dépenser physiquement.

Face à la population du quart-monde, certaines priorités sont apparues dans les objectifs, les attitudes, les méthodes à développer. Elles constituent autant de pistes de recherches. D'abord le pivot culturel se veut une chance pour tous car l'enfant n'est pas isolé ; il fait partie d'une famille, d'un milieu, dans lesquels il a des relations irremplaçables, dans lesquels il se construit, et c'est par lui qu'il faut passer. De même que tout le milieu est privé des moyens d'accès au savoir, et pas seulement les enfants. Ainsi le pivot culturel se veut un outil de renforcement de la famille et du milieu sous-prolétaire. Et face à l'exclusion du savoir, il veut répondre par un savoir partagé, entre les enfants, les parents, les animateurs, et par la priorité aux familles les plus démunies qui sont le point de départ et d'évaluation de toutes les activités. Notre objectif est donc de susciter la solidarité, la mobilisation de tous autour de ce combat pour le savoir. Concrètement, les familles et le quartier tout entier

sont étroitement associés au pivot culturel ; on passe beaucoup de temps, surtout au début, à discuter et à expliquer les projets du pivot. Les animateurs ont le souci constant de donner aux enfants les moyens de transmettre leurs découvertes, leurs progrès aux familles. Ils suscitent la participation des parents à l'aménagement et à la décoration, à l'animation du pivot culturel, et leur prise de responsabilité non seulement dans le pivot, mais dans l'éveil de leurs enfants en général. Les objectifs et les méthodes sont souvent discutés avec les parents, et dans certains pivots, des comités de parents fonctionnent.

Au niveau des enfants, le pivot a essentiellement pour objectif de leur donner les moyens de connaître, de comprendre, d'exprimer ce qu'ils vivent, leurs familles, leur milieu, leur quartier. Pour cela on travaille aussi par thèmes : la découverte de l'environnement, du quartier, de la poste, de la maison communale, le travail de leurs parents, des sorties, des enquêtes, la rédaction de livres, la réalisation de montages, qui sont ensuite retransmis à l'ensemble des enfants, aux familles, au quartier, et même parfois à l'extérieur.

Ensuite, au pivot, les enfants sont invités à vivre selon un autre ordre, qui est celui de la solidarité, du partage dans la priorité aux plus démunis. C'est un ordre qu'ils ne rencontrent pas à l'école et qu'au début ils ont du mal à accepter et à comprendre.

Comment aborder l'enfant du quart-monde ?

L'enfant du quart-monde est un enfant exclu, dans son quartier, dans son école.

La plupart des institutions — l'école en particulier — se sont bâties en dehors du sous-prolétariat, en réponse aux besoins d'une minorité : elles impliquent toujours un minimum culturel, auquel le quart-monde n'a pas accès, un consensus que le quart-monde ne partage pas, c'est-à-dire des références communes au point de vue culturel, une certaine discipline, un certain sens des valeurs. Par exemple, il y a dès l'entrée à l'école un minimum implicite de savoir ; il faut déjà, en entrant au cours préparatoire, avoir tout un acquis : une bonne latéralisa-

tion, une connaissance des couleurs, une familiarisation avec les symboles, le livre, l'écrit, avec le matériel, le crayon, la chaise, le bureau, le tableau, un minimum de curiosité intellectuelle, de possibilités d'expression, de dialogue ; or, la plupart des enfants du quart-monde ne possèdent pas ce minimum. Chez eux il n'y a pas ou peu d'objets, c'est l'incohérence ; souvent ils n'ont jamais vu de livre, jamais on ne leur a raconté d'histoire ; autour d'eux, les adultes sont ignorants, peu disponibles, toujours angoissés par le lendemain ; on ne peut pas répondre à leurs questions, quand ils en posent, à leurs différentes interrogations. Ils ont un retard important de langage ; parfois même les objets font à ce point défaut que certains enfants ne savent pas ce qu'est une chaise parce qu'il n'y en a pas chez eux.

Consensus aussi, parce qu'il faut savoir que, quand l'institutrice parle à l'ensemble de la classe, elle parle aussi à cet enfant-là ; il faut comprendre le langage qu'on emploie ; or, on n'emploie pas les mêmes mots dans sa famille, on ne signifie pas par les mêmes mots les mêmes choses.*

Très souvent dans les pivots, mais je pense que dans les bibliothèques c'est la même chose, on ne rencontre au début qu'une population plus dynamique, capable de saisir les occasions d'apprendre, les occasions de s'amuser, et certains enfants ne franchissent jamais spontanément la porte du pivot ou la porte de la bibliothèque ; s'ils viennent, les autres se moquent d'eux, les écrasent, les insultent, ou bien eux-mêmes font les pitres et dérangeant. Or, c'est à ces enfants les plus démunis que le pivot veut s'adresser en premier lieu. Pour les découvrir, entrer en relation avec eux et leurs familles, pour qu'ils viennent au pivot, s'y sentent à l'aise, participent, pour que très vite, par une sorte de mécanisme naturel, les activités ne dérapent pas, il faut des instruments de contrôle et d'évaluation. C'est ainsi que tous les jours nous faisons des rapports à partir des enfants les plus pauvres, qu'on évalue l'action, mensuellement, de la même manière, et que tous les ans, dans l'ensemble du mouvement,

nous programmons l'action, en partant chaque fois de la situation des familles les plus défavorisées.

Il faut aussi inventer de nouvelles méthodes en fonction de cette situation. Je parlais tout à l'heure du passage par la lecture individuelle, du fait qu'il fallait aller chercher certains enfants au début, obtenir l'accord des parents, aller lire dans la famille, ou sur le trottoir devant chez elle, dans la cage de l'escalier, dans le bâtiment où ils vivent. Par leur option et leur attitude, les animateurs entraînent les enfants à vivre ce partage et cette solidarité. Par exemple, le choix de l'activité, la façon de l'amener, se fait toujours en fonction du plus démuné ; à tout instant on essaie de susciter l'écoute, le respect du plus faible, par la lecture aux autres, l'aide et le partage. Les enfants s'expliquent entre eux, retransmettent ce qu'ils ont vu et appris.

L'enfant du quart-monde est marqué par l'échec ; il vit des situations dures, insécurisantes, il manque de confiance en soi, de connaissance de soi. Certains apparaissent turbulents, réagissent violemment à la moindre frustration, d'autres au contraire semblent complètement fermés, sans intérêts, sans relations. L'essentiel, c'est que l'enfant puisse se sentir à l'aise, qu'il règne un climat de sécurité, de liberté, de chaleur humaine, où chacun se sente respecté, accueilli, important pour lui-même. Ainsi souvent nous avons, au moins au début des implantations, pour les premières présences avec les enfants les plus pauvres, une personne entièrement mobilisée sur cet accueil. A certains moments, le pivot ne peut être que ça, un havre pour l'enfant, tellement il est malmené par la vie.

Je pense, en disant cela, à une petite fille qui avait douze ans à l'époque ; c'était en hiver, et elle arrivait en fonçant, généralement pas tout à fait au début du pivot, parce qu'elle était allée rechercher les petits frères à l'école ; elle entrait sans rien dire, la tête basse, les petits frères suivant à quelques pas derrière, et elle s'effondrait au coin du feu, prostrée pendant une demi-heure, une heure, parfois même tout le temps, sans dire un mot. Ensuite seulement elle s'éveillait un peu, commençait à parler, à aller lire, et

* Relire à ce sujet les ouvrages de Laurence Lentin, parus aux éditions ESF, et particulièrement *Apprendre à parler à l'enfant de moins de 6 ans*, 1973.

encore souvent elle ne feuilletait que des livres de contes. Il fallait voir ce que cela impliquait de ressource chez elle ; levée tous les jours à cinq heures du matin, dans un logement sans feu, sans électricité, elle conduisait son petit frère à la crèche, revenait, préparait les tartines pour les autres, puis les emmenait à l'école. A l'école, elle était sans cesse prise en défaut, grondée pour la saleté des petits, pour les poux, et dans sa classe, sitôt qu'elle voulait répondre, prendre la parole, tout le monde riait. Puis le soir, souvent, elle aidait sa maman à distribuer des prospectus, ou bien, quand celle-ci était allée trouver un peu de chaleur au café, elle partait dans la nuit à sa recherche.

Dans un cadre chaleureux, à travers une relation de confiance, l'enfant est invité à réussir quelque chose, à faire des expériences positives de savoir. On veille à lui offrir des activités variées, mais qui ne soient ni trop faciles, ni trop difficiles. On l'encourage sans rien faire à sa place, lorsqu'il est prêt à lâcher ce qu'il a entrepris, à cause d'un effort à fournir ou du doute de sa réussite. L'enfant sent très vite la confiance qu'on a en lui, et proclame parfois ses réussites avec beaucoup de joie. Les expériences de découverte sont vécues ensemble aussi, dans la joie et le partage. Expérimenter que l'on sait, que l'on peut apprendre, c'est ouvrir la porte au dynamisme, à la volonté d'aller de l'avant.

L'enfermement et la violence des enfants du quart-monde révèlent surtout une difficulté d'expression. C'est pourquoi il apparaît important de leur donner l'accès à des moyens d'expression individuels et collectifs, les plus riches et les plus variés possibles, qui leur permettent de faire comprendre ce qu'ils portent en eux. Cependant nous avons des difficultés car, pour pouvoir être transmis, ces moyens d'expression doivent être maîtrisés par les animateurs, ce qui suppose une formation préalable. Des efforts ont été faits dans les pivots pour développer le langage, la lecture, l'écriture, l'expression graphique, le théâtre, le mime, l'expression corporelle, la musique, la poésie, la poterie ; tout cela dans un contexte de dialogue réel, où chacun a quelque chose à dire.

L'enfant du quart-monde vit dans un univers restreint, pauvre en communications et

souvent incohérent. C'est pourquoi il est important d'élargir son horizon, de briser l'enfermement dans lequel il vit, pour qu'il ait envie d'apprendre, de découvrir, pour qu'il puisse appréhender le monde et trouver sa place. Pour cela, on lui fera expérimenter des situations neuves, rencontrer des personnes étrangères, des modes de vie différents, toutes choses auxquelles nous-mêmes nous avons accès depuis la tendre enfance. Mais pour ces enfants, les premiers pas dans l'inconnu ne vont pas sans frayeurs ; beaucoup ne sont jamais sortis de leur quartier, de leur famille, ou bien, s'ils y ont été amenés, c'est souvent à l'occasion d'événements dramatiques : des expulsions, des déménagements à la sauvette, des placements divers — en hôpital, en colonie...



ill. de Michèle Daufresne, Albums du Père Castor.

Vieux frère de petit balai,
ill. de Michèle Daufresne, Albums du Père Castor.

Je revois deux garçons qui semblaient des durs : Robert, douze ans, n'était jamais monté dans un bus, bien qu'il en passe un à dix mètres de chez lui ; et Michel, onze ans, ne voulait pas aller se promener au bois — et il a fallu plusieurs semaines pour le convaincre — parce qu'il avait peur de rencontrer le loup.

Les livres, les sorties dans la nature, les expositions, les visites d'usines, les chantiers, les vacances, sont autant de moyens d'enrichir l'univers et la compréhension de l'enfant. Et chaque fois ces sorties donnent lieu à une retransmission par l'écrit, par l'oral, à l'ensemble des enfants du pivot, aux familles et au quartier.

Face à l'incohérence à laquelle la misère quotidienne le condamne, il est important de présenter aussi à l'enfant un certain ordre, créateur d'harmonie, et qui lui permet surtout de se situer. Cet ordre, ce sont d'abord des personnes stables, dont il peut tester la

fidélité, la confiance, dont les réactions, les exigences, ne changent pas tout le temps. C'est aussi la beauté et la cohérence des lieux et du matériel, qui incitent au respect, où tout a une place et une fonction que l'enfant peut comprendre. Ce sont des rythmes qui lui permettent de se situer dans le temps, d'avoir des attentes, de faire des projets : des

COLLECTION HETZEL



COSETTE

Les misérables, Hachette, coll. Grandes œuvres.

horaires, le déroulement des activités, les temps forts que sont les fêtes et les thèmes. Au début, la plupart des enfants venaient à tout moment sonner à la porte, nous harcelant : "C'est ouvert quand ?" D'autres ne venaient jamais parce qu'ils n'avaient pas d'horaire chez eux, pas de réveil, ou ils n'y pensaient plus... Alors, on a mis à la fenêtre un gros réveil rouge et on leur a appris ce qu'était "trois heures" pour leur faire comprendre : "A trois heures, la bibliothèque sera ouverte". Au bout de quelque temps, on a vu les enfants exprimer leur attente ; ils pouvaient dire désormais : "Bon, d'accord, c'est à trois heures".

Il y a aussi les rites et les exigences liés à certaines activités, et qui ont pour raison le respect des autres et du matériel : l'entrée dans le lieu d'accueil, où l'on a le loisir de parler, mais aussi où on se lave les mains, où on se déchausse avant d'aller à la bibliothèque, pour la garder propre et pour éviter le bruit des chaussures. Cela représente tout un passage, et la volonté exprimée par l'enfant d'entrer à la bibliothèque.

Cet ordre simple et compréhensible par les enfants leur donne des points de repère, pour se situer ; il rend alors possible des choix dont on connaît les avantages et les exigences ; il introduit la responsabilité, il ouvre à la liberté. Il faut d'autre part beaucoup d'imagination et de souplesse pour faire face aux situations les plus diverses. Il y a eu parfois une telle affluence — cent enfants ensemble dans un tout petit local — qu'on ne pouvait même plus bouger. L'hétérogénéité d'âge et de niveau des enfants peut aussi rendre difficile l'organisation des activités...

Nous avons connu quelques démarrages spectaculaires. Je pense par exemple à une petite fille de sept ans et demi qui vivait dans une ancienne cour d'usine, à Bruxelles, où il y avait des roulottes et quelques baraques. Quand on a connu cette famille, les trois enfants n'allaient plus à l'école depuis plusieurs mois, et quand les parents trouvaient assez d'énergie pour vouloir les y envoyer, ils se cachaient dans les roulottes pour ne pas y aller : l'école, pour eux, c'était vraiment l'échec. Martine, à sept ans et demi, ne savait rien de la lecture, elle ne reconnaissait aucune lettre. Il a fallu beaucoup de temps pour la décider à venir regarder un livre, et la toute première fois que j'ai lu un livre avec elle, elle m'a sauté au cou et m'a dit : "Mais c'est gai, hein, de lire !" En quelques mois on l'a vue s'éveiller, fascinée par les mots, retenant des phrases entières ; elle a appris à lire en quelques mois, après un an et demi d'échec scolaire.

Selon une évaluation faite à partir des enfants les plus démunis qui avaient fréquenté le pivot culturel, on a constaté qu'en un an, tous avaient fait des progrès. Ces progrès, il fallait les décoder ; ils se manifestaient dans des domaines très différents : les enfants se mettaient à poser des questions, à parler davantage, acceptaient mieux la présence des autres, aimaient plus les livres (et, peut-être parce que nous investissions énormément dans le livre, les progrès étaient très visibles), découvraient, pouvaient exprimer leurs intérêts, alors que d'habitude, ces enfants-là, dit-on, ne s'intéressent à rien. Il fallait voir le chemin parcouru jusqu'au premier sourire de certains enfants, jusqu'à leur première question, jusqu'au premier dessin qui n'est pas déchiré sitôt achevé.

Ce qui a changé chez les enfants venus dans les pivots, c'est probablement toute une attitude face au monde, plus d'ouverture certainement, mais aussi plus d'exigence, et qui dérange. Certains enfants, considérés d'abord comme des débiles à l'école, parce qu'ils étaient tout à fait enfermés, ont été alors catalogués comme caractériels; c'est que, s'exprimant davantage, ils devenaient beaucoup plus difficiles.

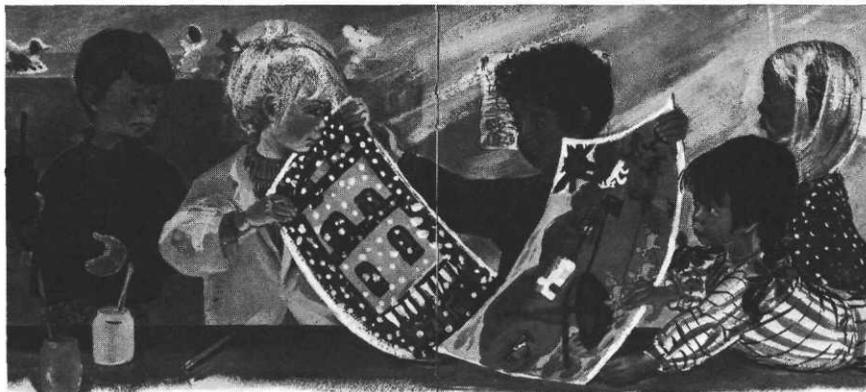
Ce qui a changé aussi, en quart-monde, c'est le regard et l'espoir renforcé que les adultes portaient sur l'enfance. On a vu des groupes d'enfants qui s'ouvraient aux plus exclus, à l'extérieur, dans les groupes de jeux, à l'école, etc. Mais quantitativement, il y a très peu de résultats. Au niveau scolaire par exemple, bien que la plupart des enfants arrivent à s'intéresser au livre, aient envie d'apprendre, les résultats sont médiocres. Pour certains enfants, venus très jeunes au pivot, le démarrage est meilleur. Mais beaucoup se retrouvent enfermés dans un rôle de pitre, de cancre, et on n'attend plus rien d'eux; ou bien ils sont sans cesse en porte-à-faux par rapport aux exigences scolaires. Beaucoup aussi sont arrêtés dans leur apprentissage parce qu'ils sont dans des classes qui ne sont pas de leur niveau. Ainsi quand on ne sait pas lire et qu'on est en troisième ou quatrième année, comment peut-on résoudre un problème, apprendre une leçon d'histoire? On retrouvait souvent des enfants vraiment bloqués: ils avaient envie de lire et étaient

prêts à apprendre, mais à neuf, dix, onze ans, ils se trouvaient dans des classes où ce n'était plus possible parce que la lecture était supposée acquise.

Par rapport aux autres institutions, les mêmes questions se posent. Quand ils arrivent à la porte — si jamais ils y arrivent, tant il y a de barrières avant — comment sont accueillis les enfants bruyants, qui touchent à tout, qui ont les mains sales, qui sont grossiers, dans les bibliothèques publiques, dans les centres de loisirs, dans les mouvements de jeunesse? Quelle place leur fait-on dans les colonies de vacances?

L'expérience pivot, c'est que tous ces enfants sont capables d'apprendre, qu'ils en ont envie, que le pivot est un éveilleur, mais que sans relais, s'il l'on n'investit pas le meilleur là où il y a le moins, le pivot ne sert pas à grand-chose, parce qu'il ne peut pas répondre seul à toute l'injustice de l'exclusion du savoir. Mais il est une interpellation: quand on a connu ces enfants, on sait qu'il ne s'agit pas de quelques cas, mais qu'ils sont des milliers et des millions, qui appartiennent à toute une population exclue des moyens du savoir. Devant la révélation de leur existence, devant la preuve qu'ils ne sont pas des irrécupérables, des débiles, des délinquants, qu'ils sont capables d'apprendre, mais aussi de dire au monde des choses importantes, peut-on changer son regard, et comment peut-on répondre à leur demande?

D. V.-L.



Tout à coup, il se tourne vers Joselito :
- Tu la veux, ma maison ?
Joselito le regarde sans comprendre.

- Tiens ! Prends-la. Elle est pour toi !
Joselito hésite et l'accepte.
A son tour, il tend la sienne à Vincent.